

RESTAURATION
DE L'AGRICULTURE
EN FRANCE,
ET
MOYENS DE PRÉVENIR TOUTE DISETTE.

Per me rura vigent, sinè me amplaque regna fatiscunt.

PAR UN CULTIVATEUR,

Député à l'Assemblée Nationale.

A PARIS,

Chez BAUDOUIN, Imprimeur de l'ASSEMBLÉE NATIONALE, rue du Foin Saint-Jacques, n°. 31

1790.

TRADUCTION DE L'ÉPIGRAPHE.

C'eſt l'agriculture qui parle.

Je fais proſpérer les campagnes ; & ſans moi les plus vaſtes Empires ſe détruiſent.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

On ne peut être heureux dans aucun Empire sans la liberté, et sans l'abondance des denrées que la liberté favorise, encourage, et qui la soutient à son tour.

Quand les ennemis du bien public veulent détruire la liberté et affamer un Peuple, pour le mieux diviser, ils accaparent toutes les denrées de première nécessité, tels que les grains farineux d'hiver ; cela est très-bien vu dans leurs principes : mais ils ne connoissent pas les ressources du sol, et l'industrie du Cultivateur prévoyant ; elles sont infinies. Ils ne savent pas que les autres grains farineux que l'on sème au printemps, de même que toutes les

racines propres à la nourriture des hommes et des animaux, nourriront tout le Royaume, quand un hiver rigoureux, ou des vues et des opérations de ces gens mal-intentionnés amèneront une disette naturelle, ou, ce qui est encore plus affreux, une disette factice.

Une famille Belge a fait, à différentes époques, depuis plusieurs siècles, des opérations agraires si simples et si utiles, qu'elles ont beaucoup contribué à la richesse de la vaste Province qu'elle habite. C'est un des descendans de cette famille vraiment créatrice, qui expose, dans le Discours très-précis et très-sage que je publie, les moyens de ne jamais manquer de subsistances, d'obtenir et doubler en tout temps les plus précieuses productions, et celles qui peuvent remplacer notre nourriture ordinaire. Il reconnoît cepen-

dant que cette grande ressource ne s'effectuera qu'autant que nous aurons brisé les chaînes de l'esclavage, et dissipé les ténèbres de l'ignorance. Il démontre que l'Amérique teinte encore aujourd'hui du sang des Negres, ne deviendra aussi étonnament fertile qu'elle en est susceptible, que quand elle sera cultivée par des hommes instruits et libres.

Pour que ces Peuples réusissent, il faut que l'impôt soit simple et unique; il ne faut pas établir une dîme pour l'entretien du Culte, et un autre impôt territorial. Ce seroit deux dîmes pour une, ce seroit briser toutes les charrues, ruiner en peu de temps toutes les campagnes, et absorber toutes les avances du Colon riche.

Il est bien essentiel de ne mettre qu'une dîme en impôt; toutes les autres impositions pour subvenir à toutes

les dépenses publiques, doivent être également directes pour ne pas retomber sur le Cultivateur ; les impositions sur le luxe des édifices, portes-cochères, fenêtres, carosses, etc. sucre, café, liqueurs, provenant de l'Etranger, seroient les premières ; les autres sur les vins, les eaux-de-vie de France, sur les comestibles & productions du sol, qui diminuent d'autant le pécule dans la main du premier vendeur ou producteur, seroient les dernières.

RESTAURATION DE L'AGRICULTURE EN FRANCE.

Triptolème invente une charrue, laboure un champ, qui produit de quoi nourrir ceux qui le regardent ; les premiers parmi ceux-ci, qui suivent ses leçons & son exemple, se trouvent plus à l'aise ; bientôt les autres les imitent. Reconnoissans de ce bienfait, les premiers Cultivateurs, tirés des hordes sauvages, qui peuvent célébrer une fête, font de Triptolème un Dieu.

La première puissance dans le monde connu, qui saisira ce point-de-vue, qui est de rendre les hommes heureux, de les multiplier par l'exemple de la bonne agriculture, & l'augmentation des subsistances, aura des autels qui ne finiront qu'avec les élémens.

On aura beau faire des loix pour assurer les subsistances & le bonheur des hommes qui souvent ne savent pas lire ; la liberté, l'exemple, le

ſeul exemple de la bonne culture, dans une habitation, dans un territoire, peut ſubjuguer & entraîner tous les eſprits groſſiers & récalcitrans, à toute exhortation écrite ou verbale, ſans dire un ſeul mot, ſans autres armes que la liberté & l'exemple; il triomphe paiſiblement des préjugés les plus anciens & les plus enracinés.

Le mal-aiſe qu'éprouve le Colon indigent lui fait ouvrir les yeux ſur ſon voiſin qui proſpère; ſi le labour de ce dernier réuſſit quelque temps en cultivant la terre, l'autre eſſaiera de marcher ſur ſes traces, & de faire comme lui (moyens, dépenſes, avances & accidens à part), il parviendra à la fin aux mêmes réſultats; ils ſe communiqueront de proche en proche, au point que tous les eſprits du même village n'auront plus de préjugés, penſeront & agiront tous de même pour leur bien-être réel, dependant ſeulement du ciel, du ſoleil, & de leur labeur.

Ce moyen ſimple inſtruit un village voiſin; par la proximité & l'enclavement du territoire, de voiſin à voiſin, l'inſtruction ſe répand ſans aucune autre ſemonce que l'inſpection de la nouvelle culture de ce champ. Ces hommes ſe croient libres, & ſont heureux : maîtres de leurs champs & des productions qu'ils ont fait naître, avec la

douce ſatisfaction que tout vient de leur prévoyance & de leur induſtrie, ſans avoir d'autre obligation à remplir que celle d'une reconnoiſſance tacite & concentrée dans leur cœur, bien flatteuſe pour celui qui en eſt le premier mobile & l'Auteur, qu'il ait beſoin des bras & des forces de tous ces hommes, ils voleront avec vivacité au-devant de tous ſes deſirs.

Voilà, mortels, quelque partie du monde que vous habitiez, & dans quelque climat que vous ſoyez, comme vous gouverneront ceux qui voudront vous rendre heureux, & jouir eux-mêmes de votre bonheur.

Un bon Agriculteur, à la ſollicitation du Souverain, peut ſe placer dans un territoire négligé : ſon exemple & ſes travaux vivifieront ſeuls un canton ; cet homme peut former une pépinière de bons colons à tranſplanter dans tout un Royaume, & le faire proſpérer.

Un Cultivateur riche en avances commencera à en faire l'eſſai ſans ſe rebuter ; à la fin il ſervira d'exemple & d'inſtruction à toute la communauté.

Mais le Souverain qui donne cette première impulſion, s'il n'encourage & ne protège les premiers efforts, s'il n'empêche point la rapacité avide

& la ſombre envie de dévorer ces premières avances & ces premiers fruits qui ont montré la vraie ſource des richeſſes, s'il n'y met un frein, s'il n'aſſeoit un impôt territorial évalué en argent, ſimple & facile dans ſa perception, tout ſera bientôt tari & détruit; le champ défriché & amélioré retournera bientôt à ſon premier état de ſtérilité.

O France! ô ma patrie! je gémis quand je vois tant de prés, de marais ſous les eaux, tant de landes & de bruyères, tant de terres en friches quand je vois un tiers de tes terres en jachères; quel Royaume tu ſerois ſi tout étoit vivifié, cultivé, comme il peut & doit l'être!

Le travail que j'entreprends doit être étayé de plus grandes connoiſſances, & d'un ſtyle que n'ont point les gens de mon état. Fils de Cultivateur, dont le père & les ancêtres, en ſuivant la marche de la nature & de la probité, ont toujours aſſez réuſſi dans leurs travaux, je vais eſſayer de me rendre intelligible.

Il eſt évident qu'on doit commencer par cultiver les bas-fonds. Les prés ordinairement avoiſinent les rivières; on trouve plus aiſément de quoi y nourrir & y multiplier les beſtiaux; ce qui donne l'aiſance de cultiver enſuite les autres. D'ailleurs, une terre vierge, adamique, & qui eſt

inculte offre les plus grands avantages au défrichement; tous les fucs, tous les fels y ftagnent, y font incorporés depuis long-temps: les bas-fonds contiennent bien plus ces principes que tous les autres terreins. La culture va les mettre en action & produira les récoltes les plus merveilleufes; toute l'attention du Colon eft d'en connoître la nature.

Il eft également évident qu'un excellent pré qui produit du foin très-fucculent & en abondance, fans aucun fecours, fans aucun frais, ne doit jamais être défriché; fi la mouffe l'étouffe, on peut le mettre en culture pendant deux ou trois ans, particulièrement fi le fonds eft pure glaife ou argille froide.

La première année, avant ou après l'hiver, retournez-le à la bêche ou à la charrue; enfuite au printemps, enfemencez-le encore en avoine; la feconde année, mettez-y une orge printannière; la troifième, enfemencez-le encore en avoine, dans laquelle on sème quinze ou vingt livres de treffle à l'arpent de cent perches, qu'on donne en verd au gros bétail, tant qu'il dure; enfuite, il en broute le regain jufqu'à ce que la terre fe fourniffe d'herbes, & redevienne encore un plus excellent pré qu'il ne l'étoit avant le défrichement.

Si on veut le rendre plus profitable, on doit l'aider du parque des moutons, de cendres de tourbes, de cendres-houilles, rouges & noires, de ſuie de cheminée, &c.... Un an ou deux de cette culture ſuffit pour rajeunir ce pré totalement.

Toute terre en friche, non labourée, sèche, ſur le roc, ſur le tuf, les rocailles, les cailloux arides, les ſables ſecs & infertiles, quand la charrue ne peut en retourner une certaine profondeur, doit être plantée en bois, ou reſter comme elle eſt, pour être broutée par les chèvres, les moutons, & tout menu bétail, dans quelque expoſition qu'elle ſoit.

Toutes autres terres en prés, marais ou en friche, limoneuſes, argilleuſes, glaiſeuſes, fortes ou légères, au midi ou au nord, crayonneuſes, marneuſes, pierreuſes, peuvent & doivent être défrichées pour le plus grand profit, à moins qu'elles ne ſoient ſous les eaux; & celles-là étant deſſéchées, deviendront les plus fructueuſes & les plus profitables. Dans tous les bas-fonds, il ſe trouve des tourbières qui ſerviront, 1°. à chauffer le Peuple; 2°. aux manufactures, aux braſſeries; 3°. à cuire la tuille, la brique, la chaux; 4°. à fondre les métaux, excepté l'or & l'argent, que la tourbe, chargée de bitume, de ſouffre & de vitriol, noircit;

5°. aux verreries, &c. Les autres terres que les eaux découvriront, seront mises en prairies ou en culture, ou plantées en bois, sur-tout le long de tous les canaux, fossés, rigoles ou étangs, nécessaires au desséchement, ou à l'écoulement des eaux, dont on suivra la pente qu'on connoîtra par le cours des ruisseaux ou rivières, ou en nivellant le terrein.

Il est inconcevable que si peu de Souverains aient encore pris ces bas-fonds en considération; tous les ont regardés comme des terreins perdus & de peu de valeur. Ce sont cependant les plus précieux, & ceux qui rajeuniroient tous les autres déja mis en culture de longue main; & desquels on peut tirer plus de produit & de profit, soit par les nouvelles prairies excellentes qu'on gagne, & la multiplication des bestiaux de toute espèce, le commerce de la cire & du miel, soit par les terres grasses & neuves qui produiront tous les grains huileux pendant un très-long terme, sans aucune interruption; point de sole réglée, point de jachères, soit par les cendres excellentes que fourniront les tourbières; enfin par l'augmentation des bois d'aulnes, peupliers, saules, osiers, frènes, bois blancs, & tous autres bois aquatiques.

Il n'est pas nécessaire d'armer des vaisseaux en

guerre à grands frais pour aller au loin disputer à quelques hordes sauvages, des terreins qui ne sont peut-être pas aussi fructueux que ceux qui sont répandus dans toutes nos Provinces, dont l'insalubrité est occasionnée par ces cloaques infects, qu'on rendroit à la fin très-salubres & remplis d'excellens poissons; l'impôt territorial, évalué en argent, dédommageroit bientôt le Souverain de toutes ses avances foncières, secourables & protectrices.

La méthode que je vais proposer n'est point la plus dispendieuse, ni la plus difficile; elle est connue il y a long-temps, elle est la plus simple & la plus aisée.

Mon respectable père, qui a vécu près de quatre-vingt-dix ans, n'a jamais cultivé autrement, quoiqu'il ait eu deux & trois exploitations en trois ou quatre Paroisses très-différentes par la nature de leur sol: sa pratique & son expérience, étoient étayées de celles de son père & de son grand-père sur-tout, qui avoit vécu autant que lui (lequel la tenoit de ses ayeux); il est le premier qui ait osé semer le lin, colsa & autres grains huileux dans un canton de la Flandre. Ses descendans ont toujours cultivé de même & ont toujours réussi, de sorte qu'en datant de mon

bisayeul, cette agriculture, toujours continuée de père en fils, peut former l'expérience de plus de deux siècles; ce qui n'est pas un court terme d'épreuves constantes & non suspectes. Quoique je commence mon douzième lustre, je n'ai jamais vu que cette méthode ait manqué ni à moi, ni aux autres; c'est parce que cette expérience de ma famille est sure, que je n'hésite pas à la proposer à tous autres pour modèle, sauf à rectifier par l'intelligence ce que le pays & le climat ne pourroit admettre.

ARTICLE PREMIER.

Sain-foin.

Dans les fonds cultivables les plus secs & les plus arides, tels que les marneux, crayonneux, sablonneux, pierreux, caillouteux & légers, qu'on peut retourner à la charrue, l'herbe la plus profitable pour tout bétail, bêtes chevalines, à cornes & à laine, est, sans contredit, le sain-foin verd ou sec : il est une des premières verdures, c'est le premier foin qu'on peut encore leur donner impunément aussitôt qu'il est récolté ; il les purge, les nourrit & les engraisse à merveille : il n'y en a aucun dans toute l'économie rurale qui

puiſſe balancer ſes avantages, pour augmenter les richeſſes réelles du Cultivateur, qui ſont les beſtiaux maigres ou engraiſſés, & les élèves, ſans jamais riſquer de les perdre par l'enflure, coup de ſang, maladies de feu, &c., accidens bien redoutables & cependant bien fréquens par l'uſage de tout autre foin artificiel, ou verdure broutée & mangée par le bétail.

Il y en a de deux eſpèces : le premier, plus commun, dont on ne tire qu'une première coupe ou fauchée, vers la Saint-Jean, quand il eſt en pleine fleur, puis un petit regain qui eſt encore très-précieux pour avoir de bon lait, du beurre délicieux l'hiver, & pour engraiſſer les moutons & les bœufs.

Le ſecond, qu'on appelle en Flandre *ſain-foin de Barbarie* ou *de Hollande*, dont la tige eſt plus forte & plus haute, qu'on fauche auſſi quand il eſt en pleine fleur, & une ſeconde fois quand l'été n'eſt point trop ſec ni trop brûlant, qui donne enſuite un excellent regain à faire brouter au bétail gros & menu. Rien de ſi nutritif que cette plante; rien d'auſſi ſain, verd ou ſec; tous deux réuniſſent tous les avantages que le Cultivateur peut deſirer; rien ne peut les ſuppléer pour leur excellence.

B

Il faut avoir ſoin de prévoir un beau temps, par l'inſpection du baromètre, pour le faucher, & le mettre enſuite en javelle avec le rateau. On a la précaution de ne pas le retourner dans la plus grande chaleur du jour, de peur de perdre les petites feuilles adhérentes à la tige, qui rendent le foin très-nourriſſant; on le met en tas ou en monts, faits en pointe, de la groſſeur de deux ou trois groſſes futailles à l'eau-de-vie de ſix à ſept pieds de hauteur, qui inſenſiblement s'affaiſſent. On évite auſſi bien la roſée que la trop grande chaleur pour cette opération, dans la crainte qu'il ne devienne poudreux. Quand les monts ſont bien affermis, on choiſit un beau temps pour l'engranger & l'entaſſer, en le faiſant bien piétiner par des hommes forts & robuſtes. Cette beſogne eſt peu différente de la récolte des foins ordinaires, ſi ce n'eſt qu'elle eſt plus ſimple & plus expéditive.

Toute terre donc, ſemblable à cet article premier, en plaine unie ou en pente, au nord ou au midi, doit être défrichée & retournée au printemps, à la bêche ou à la charrue, de préférence cependant avant l'hiver : il faut la ſemer au printemps en avoine à la herſe, l'année d'enſuite en ſarraſin ou bled noir ; quand le gaſon eſt bien

pourri, la terre bien nette, on met huit ou dix voitures de fumier bien pourri, par arpent, qu'on enfouit à la charrue; on enfemence de nouveau cette terre en avoine, & en même temps on y joint une livre de graine de fain-foin par perche de vingt pieds, ce qui fait au moins cent livres par arpent de cent perches; femez ce fain-foin immédiatement après l'avoine, au mois de Mars ou d'Avril, par un beau temps, on herfe légèrement un tour ou deux, puis on paffe le rouleau fur le terrein.

Si la terre eft trop sèche & trop aride, on sème feule la graine de fain-foin au mois d'Octobre; fi, au demi-printemps, elle n'étoit pas levée affez drue, on resème alors la moitié de la graine que l'on a mis au mois d'Octobre.

Tant que les mauvaifes herbes n'étouffent pas le fain-foin, on en fait fon profit. Cette plante peut durer, ainfi que la luzerne, 4, 6, 10, 15 ou 20 ans, felon le pays & le fol. Quand les mauvaifes herbes fe gafonnent autour & l'étouffent, il eft temps de retourner alors ce champ à la charrue avant l'hiver. On doit au printemps fuivant l'enfemencer de nouveau en avoine, l'année fuivante en feigle, & enfin en farrafin; après les trois

années ; on remet encore cette terre en ſain-foin ou en luzerne.

Les meilleurs engrais pour le ſain-foin ſont les cendres de tourbes, de bois, de houille noire & rouge, de ſuie de cheminée qu'on voiture pendant l'hiver. Au printemps on laiſſe mûrir cette plante, il ne faut pas attendre ſa trop grande maturité pour la faucher, car elle s'égraine facilement; on la met par javelle à la roſée, puis on la bat ſur-le-champ.

La graine eſt bonne à donner aux chevaux au lieu d'avoine ; il faut pour cela qu'elle ſoit fort abondante & à bas prix : la tige battue eſt bonne pour le bétail, les feuilles & les pouſſières ne ſont pas même à négliger; on les ſert pour l'hiver, les vaches & les moutons en tirent encore une bonne nourriture.

ART. II.

Luzerne.

La luzerne réuſſit dans les fonds marneux, pierreux, crayonneux, glaiſeux, mêlés de marne, dans les terres argilleuſes, limoneuſes, & mieux généralement dans les fonds ſubſtanciels & roides, que dans ceux plus légers. Dans les fonds gras &

féconds, les mauvaiſes herbes l'étouffent bien vîte, elle ne dure pas ſi long-temps ; il faut prendre garde qu'elles n'y pullulent, autrement au bout d'un an ou deux elle périt. On sème au printems quinze ou vingt livres de ſeize onces de Luzerne à l'arpent de cent perches, la perche de vingt pieds dans une terre bien nette, bien meuble & fort adoucie à la herſe & au rouleau : on la sème, dis-je, dans l'avoine, quand celle-ci eſt haute de trois pouces, ou dans le lin, ou même ſeule. On empêche la première année les moutons d'y paître, & on aura une bonne récolte le printems ſuivant, ſi on a ſoin de l'engraiſſer pendant l'hiver avec des cendres de tourbes de Hollande ou du Pays, avec des cendres d'houille rouge ou noire, avec de la ſuie de cheminée, du crotin de pigeon ; au printems, avec de l'urine de beſtiaux, des vuidanges graſſes, des mares de foſſés & de latrines, & avec du rouſſi de fumier délayé avec des tourteaux ou gâteaux de marc de colzat, de chénevis ou de linette. Quand on n'eſt point à portée d'en avoir, un ſeul ou deux de ces engrais ſuffiſent chaque année ; ſans grands frais on peut ſe borner à des cendres de tourbes qu'on répand tous les hivers & tous les printemps.

C'eſt la première de toutes les prairies arti-

ficielles à donner aux vaches ; il eſt vrai qu'elles ne donneront pas d'auſſi bon lait & d'auſſi bon beurre qu'avec le ſain-foin & le trèfle verd; mais comme cette plante paroît la première, elle donne le moyen d'attendre les autres verdures. C'eſt un excellent foin pour les chevaux, il leur donne beaucoup d'embonpoint & de vigueur ; il faut cependant lui laiſſer jetter ſon feu dans le tas ou dans la meule pendant un mois ou deux, avant de la leur faire manger ; il pourroit occaſionner différens maux.

L'avantage ſingulier de la luzerne bien fumée eſt d'être fauchée trois ou quatre fois ; un arpent peut produire en foin ou en verdure autant que trois bons arpens de toute autre prairie naturelle : voilà pourquoi il eſt toujours bon d'en avoir pour la multiplication des beſtiaux ; elle ſupplée au ſain-foin & au trèfle, qui quelquefois manquent ou ne réuſſiſſent point ; il faut remarquer qu'elle eſt très-dangereuſe à faire brouter en verd par les vaches & moutons : elle les gonfle comme un ballon, & les fait créver en très-peu de temps par la fermentation exceſſive qu'elle excite dans leurs eſtomacs. Les conducteurs de ces animaux doivent être fort prudens, circonſpects & attentifs pour les y faire manger ; car une heure ſuffit

pour perdre tout un troupeau de bêtes à laines ou à cornes. On doit attendre les gelées, & on évite de leur mettre le nez au vent, ſur-tout quand il eſt au nord ; on les chaſſe de temps en en temps ſur les chaumes, ou ſur les jachères voiſines.

Au reſte, on doit avoir la même précaution pour faire paître des trêfles ; une Luzernière peut durer, ainſi que le ſain-foin, cinq, dix, quinze ou vingt ans, quand l'herbe ou la dent du mouton ne la font point périr ; on la fait faner auſſi comme ce dernier. On la lie quelque-fois en bottes pour la mettre en meule ou en grange, elle s'entaſſe alors mieux. C'eſt un très-bon foin pour les chevaux, l'hiver & le printemps ; il échauffe, anime, nourrit & engraiſſe, ſur-tout quand il n'a pas eu de pluie, & qu'il n'eſt ni poudreux, ni moiſi ; il eſt bon auſſi pour les moutons.

Quand la luzerne ne produit plus abondamment, & qu'elle eſt trop enherbée, on la retourne à la charrue ; cette terre alors rapportera de bonnes avoines & de bons colzats, enſuite des ſeigles, des veſces mêlées de ſeigle, & enfin du froment, ſi la nature du terrein le permet. Si cette terre eſt bien nette & aidée de

bons engrais, elle produira autant que d'autres bonnes terres en culture, ſur-tout ſi le colzat ſuſdit eſt cultivé à la manière flamande, comme elle eſt enſeignée dans le journal d'agriculture, par M. l'Abbé Roubaut, mois de Février 1778, *page* 65, &c. C'eſt la meilleure méthode & la plus profitable pour rajeunir le ſol; on ne ſauroit aſſez la faire connoître.

ART. III.

Trèfle.

Le trèfle demande une bonne terre & de bons fonds, ſur-tout d'argille un peu roide, rouge & en bon état de culture & d'engrais; il ne convient pas du tout dans un fonds marneux, crayonneux, pierreux, & généralement dans toutes les terres fort légères & sèches, c'eſt-à-dire qu'il n'y réuſſit jamais auſſi bien; cette plante eſt bien plus friande que la luzerne & le ſain-foin: ce dernier ſur-tout qui vient parfaitement bien dans toutes les terres preſque infertiles, les rend même ſuſceptibles, quand on les défriche, de porter avec profit d'autres grains, tels qu'avoine, ſarrazin, ſeigle mêlé de lentilles & veſces.

Le trèfle cependant eſt, après le ſain-foin,

la meilleure nourriture à donner en verd dans l'étable aux vaches & aux chevaux ; il fournit de très-bon beurre & dans la plus grande abondance ; on le coupe quand il eſt en pleine fleur, juſqu'à deux & même trois fois, ſur-tout quand on l'aide, comme la luzerne, de cendres & des mêmes engrais avant & après l'hiver ; il eſt plus difficile à récolter ſec que le ſain-foin ; avec du beau temps on en vient cependant à bout, quand il a eſſuyé beaucoup de pluie ; il eſt poudreux, mauvais & dangereux, principalement pour les chevaux, ainſi que le foin de luzerne : il faut auſſi le laiſſer ſuer en tas, un mois ou deux. S'il eſt poudreux, on le donne l'hiver aux vaches & aux moutons, après l'avoir ſecoué avec attention ; ſa fenaiſon & ſa récolte ſont les mêmes que celles du ſain-foin & de la luzerne, ſi ce n'eſt qu'il faut le remuer & le retourner tant qu'il ſoit auſſi ſec que le foin de Pré, pour le mettre en monts ou petits tas. Dans le champ même le dernier regain qu'on ne fauche pas, eſt une bonne nourriture pour les vaches & pour les moutons ; il faut les mêmes précautions pour le faire brouter, que pour la luzerne, afin de ne pas les perdre par l'enflure.

On sème quinze ou vingt livres de trèfle à l'arpent de terre, au printemps, à la veille d'une

pluie, dans les avoines levées, dans les bleds & dans les ſeigles verds : on paſſe légèrement un traînoir ſur le ſemis : quand on veut en tirer de la graine, on ne fauche pas ordinairement la ſeconde coupe, on la laiſſe mûrir à fond ; on bat la graine l'hiver par une gelée sèche, on sème la paille courte, on la gouſſe au mois de Février dans les Prés ou dans les bleds verds, & ſouvent il réuſſit mieux que de ſemer la graine pure. Après la moiſſon, on a quelquefois un bon regain à faire paître, puis l'année d'après il eſt dans toute ſa force ; l'année ſuivante, on le fait manger par les agneaux ou autre bétail jusqu'à la Saint-Jean ; on le retourne avant l'hiver pour en tirer une très-bonne avoine ou un bon lin non ramé.

Art. IV.

Ray-Graſſe.

Le ray-graſſe ou faux bled, dont la graine doit être tirée d'Angleterre, réuſſit dans tous les ſols, & donne un excellent fourrage pour les beſtiaux; ſa culture, ſa récolte eſt la même que celle du ſain-foin ; on doit avoir la précaution de le faucher quand la tige commence à contenir l'épi formé :

on peut le faire paître en verd au commencement du printemps ; verd ou ſec il fortifie, entretient en bon état & engraiſſe. Cette plante réſiſte quelquefois, quand les trois autres périſſent par un hiver rigoureux ; elle eſt encore de la plus grande reſſource pour le laboureur, mais bien des perſonnes s'en paſſent.

Au reſte, dans toute exploitation il faut réunir la culture de ces eſpèces, principalement des trois premières, pour la nourriture & la multiplication des beſtiaux, parce que l'un ſupplée toujours au défaut de l'autre ; tous ne réuſſiſſent pas toujours également chaque année. L'Agriculteur qui multipliera ſes beſtiaux élevés chez lui, par ces nourritures & les autres que je vais citer, fera tout proſpérer dans ſes terres enſemencées, ſoit de bled, de ſeigle, d'avoine, de colſat & de lin, &c. Par l'abondance des fumiers & des engrais de toute eſpèce, il engraiſſera des beſtiaux à volonté ; il choiſira, par curioſité, pour élèves, les plus beaux dans chaque eſpèce, ſans jamais être dérouté ; ſans jamais être pris au dépourvu. Ses voiſins émerveillés, en feront autant, & bientôt toute une Province pourra l'imiter & s'enrichir à ſon exemple. Qui empêche qu'une Province voiſine ſuive la même méthode, & très-facilement, par le com-

merce & les relations qu'un voiſin a eſſentiellement avec ſon voiſin, & enfin tout un Royaume.

Tout ce que j'ai propoſé juſqu'ici n'a rien de commun avec les terres ordinaires en droite ſole ou en jachère; ce que je vais dire dans les cinq articles ſuivans, n'y aura pas plus de rapport; c'eſt-à-dire que les terres en bled ou en avoine, condamnées au repos (par l'ignorance, la pauvreté, ou l'impôt mal aſſis & arbitrairement perçu), ſeront toujours cultivées à l'ordinaire : je n'y dérange rien, ou bien peu de choſe; cependant par gradation & avec le bénéfice des engrais & la multiplication des beſtiaux, inſenſiblement toutes les jachères diminueront, juſqu'au point de les ſupprimer entiérement; le tout au profit du commerce. Les denrées capables de vivifier les manufactures, telles que tous les grains huilleux, comme chanvre, lin, colſat, camomille, œillettes, &c. La régénération & l'amélioration des troupeaux, & la fineſſe des laines que le ſol de la France peut produire avec autant & plus d'avantage que l'Eſpagne & l'Angleterre, ſeront une nouvelle ſource de proſpérité que je veux trouver dans la troiſième partie du ſol, qui forme les jachères ou l'année de repos : on trouve encore plus aiſément ces richeſſes, qui vont animer l'inertie des jachères, dans

le défrichement de tous les marais noyés ſous les eaux, formés en pré naturel, ou prairies artificielles, ou en culture ordinaire ; ils donneront des nourritures nouvelles pour multiplier le bétail, les fumiers, & les ſubſiſtances des hommes ; toutes celles propres à être miſes en bonne & floriſſante culture, ſans ces apprêts, n'y dérangeront rien ; tout au contraire, en agriculture, une partie défrichée, anime, vivifie l'autre qui eſt en culture ; rien d'inutile, point de coup perdu.

Je m'arrête. Rien de tout ceci n'arrivera, ſi le Souverain ne tient point le timon de l'Etat, s'il ne protège & n'encourage le laborieux Cultivateur. Hélas ! il peut le faire de la manière la plus aiſée & la plus ſimple : c'eſt de lui permettre de vendre librement ſes denrées, c'eſt de l'empêcher d'être vexé, ruiné & avili par les ſuppôts de la chicane qui, s'impatroniſant dans une honnête famille, comme font les chenilles dans un jardin rempli de légumes, d'excellens arbres fruitiers, commencent par en ronger les feuilles, puis les fruits, & en peu de temps deſsèchent & dévorent le tronc & les racines.

C'eſt ici qu'un Monarque éclairé doit prendre la coignée du Sauvage de l'Amérique, dont Monteſquieu fait une application ſi juſte ; c'eſt

ici, dis-je, qu'il doit frapper avec des bras d'Hercule, & délivrer l'univers de cette hydre maudite, de ces exécrables harpies, oiſeaux plus ſombres & plus funèbres que ceux du lac de Stymphale, portant la triſteſſe, la déſolation & la mort par-tout où ils ſe montrent.

Heureuſes les Nations où un Héros pacifique, un Roi ſage ſaura prendre la réſolution ferme de couper toutes les têtes de ces monſtres odieux, & de détruire à jamais dans ſes Etats tous les germes de cette horrible engeance. Supérieur à Cadmus, qui n'avoit d'autre talent que de faire naître des hommes, il aura celui de les multiplier, de pourvoir à leur ſubſiſtance, de les empêcher d'être dévorés par les plus infâmes dragons. L'apothéoſe qui couronna les travaux d'Hercule, n'eſt qu'un foible hommage au prix de celle qui ſera due par les mortels à ce Héros bienfaiſant.

O ſages deſcendans de Guillaume Penn ! ne vous laſſez point de verſer votre ſang pour conquérir la liberté que l'Auteur de la nature a donnée à tous les êtres. Si l'Europe tarde trop à ſecouer le joug des préjugés & des preſtiges qui rendent les hommes foibles & puſillanimes, vous aurez la gloire de lui en donner l'exemple dans un vaſte hémiſphère.

Après avoir annobli votre race par de si pénibles efforts, après avoir établi un impôt unique & simple sur le revenu des fonds territoriaux, il vous restera bien peu de chose à faire pour le bonheur de vos descendans ; prenez les moyens sages d'empêcher à jamais que la rapacité des suppôts de la finance & de la chicane ne s'empare de vos foyers & ne s'y établisse, pour vous subjuguer & vous replonger dans les ténèbres dont nos régions sont couvertes, que votre courage dissipe, & dont je voudrois voir notre continent délivré. Empêchez par des Loix immuables que les Seigneurs féodaux n'arrêtent & n'anéantissent les premiers efforts du talent & de la constance par des vexations & des tyrannies qui feroient tarir la source de tous les biens ; ne souffrez pas que certains célibataires comblés des bienfaits du Gouvernement, aillent absorber les richesses & les avances de vos Cultivateurs, & fassent fuir les riches Colons de vos campagnes, en affichant un luxe révoltant & scandaleux dans des Provinces affermies au prix de votre sang ; empêchez que leurs agens & leurs esclaves ne dévorent les travaux & les mises de l'Agriculteur laborieux par l'instabilité des baux, par des redevances & des fermages excessivement haussés, &

ſi exhorbitans ; qu'un bon père de famille & un prudent Adminiſtrateur n'oſeroient jamais les exiger. Ne ſouffrez jamais que l'égoïſme affreux qui dit, *après nous le déluge*, s'établiſſe chez vous ; il y produiroit plus de maux, il y feroit plus de ravage que n'a fait juſques aujourd'hui l'Anglois & le ſcapel du ſauvage.

Il faut que chaque Colon ſoit maître de ſon champ, comme il a le droit d'y extirper les mauvaiſes herbes, d'y détruire les inſectes, vermeaux, muſaraignes, & tout ce qui peut nuire à ſes eſpérances & ſes récoltes, il doit avoir de même le droit d'écarter & de tuer le lièvre, le lapin, la perdrix & le faiſan qui ravagent ſes vignes, ſes grains, à plus forte raiſon, la biche, le cerf, le ſanglier, le loup qui dévore ſes brebis, & enfin tout le gibier qui peut ravager ſes moiſſons. C'eſt ici que la fermeté du Gouvernement doit ſe montrer invariable & protéger avec vigueur le foible opprimé par le puiſſant dépourvu de raiſon & d'humanité : autrement les loix les plus ſages ſont bientôt renverſées ; un Seigneur féodal, jaloux de la chaſſe, tracaſſera, vexera & ruinera, en peu de temps, le pauvre & le riche Cultivateur.

Les gens de Loi, Greffiers, Baillis, Procureurs,

Gardes, Sergens, tout le cortège de la chicane, qu'il a à ſes ordres, vont bientôt aſſiéger l'innocent Agriculteur d'un déluge d'écriture les plus uniformes qu'il n'entend ni ne peut lire; il abandonne auſſitôt en gémiſſant les plus juſtes prétentions que doivent mériter ſes vigoureux travaux; il finit ſouvent par être honni, & par mourir dans la plus affreuſe misère, pour avoir défendu trop librement ce que ſes bras, ſes enfans, Dieu & la nature avoient fait naître. Barbarie qui glace d'effroi tous ſes ſemblables; injuſtice, qui n'eſt que trop commune dans plus d'un pays.

O Penſylvaniens, ennemis de l'oppreſſion & protecteurs des propriétés! vous peuplerez & enrichirez, en peu de temps, vos régions de la claſſe la plus laborieuſe & la plus intelligente des Européens qui ont de l'ame & du courage, à moins que des Loix plus ſages de réformes, de protection & d'encouragement n'oppoſent une forte barrière à leurs émigrations (1).

---

(1) *Note de l'Editeur.* L'Auteur écrivoit ceci en 1783, ce qu'il diſoit alors aux Américains peut très-bien s'appliquer aux circonſtances actuelles de la révolution.

ART. V.

Art. V.

Pomme de terre.

Les terres limoneufes, fablonneufes, argilleufes, bien cultivées, bien nettes & ameublies, plus légères que roides, conviennent à la pomme de terre & au topinambour. Ce fruit réunit tous les avantages poffibles pour les hommes, les beftiaux & les volailles de toute efpèce ; étant cuite & broyée on en fait de très-bon potage pour les gens de travail avec légumes, comme choux, navets, carottes & ris en temps de difette ou de cherté de grain, elle y fupplée avec un grand avantage : toutes les moiffons feroient détruites par l'orage & la foudre, par les tempêtes & les grêles les plus défolantes, le Cultivateur trouveroit encore les pommes de terres, les carottes, les panais, les betteraves, les navets, qui l'empêcheroient de mourir de faim, lui & fon bétail ; c'eft pourquoi on ne doit jamais négliger de cultiver ces racines, qui, hors de ces années de calamité & de défaftres, procurent tous les moyens faciles de s'enrichir par l'engrais des beftiaux, &c. La tige, au commencement d'Octobre, nourrit les vaches ; le fruit cuit dans l'eau & broyé avec du fon, nourrit

dindon, oie, chapon, canard & toute ſorte de volailles. La pomme de terre engraiſſe les porcs étant mêlée de mouture de ſeigle, d'orge & & ſarraſin. Si on en fait bouillir avec des tourteaux ou gâteaux de colſat & de chenevi ou avec des criblures de linettes ou de la mouture de ſeigle ou de ſarraſin, elle engraiſſe les vaches & les bœufs; outre cela, on en fait d'excellent pain, d'excellentes pâtiſſeries, & de très-bons mets, fort légers.

M. Parmentier de Paris a donné un très-bon traité ſur cette fabrication qui ne laiſſe rien à deſirer; la pomme de terre donne encore d'excellent amidon à faire de la poudre pour les cheveux, ce qui eſt encore un objet de très-grande économie. Je ne vois rien dans la nature qui puiſſe donner des bénéfices ſi réels, & en auſſi grand nombre; un arpent de terre bien arrangé fournit plus de profit au Cultivateur, que toute autre production, *excepté le lin ramé, quand il réuſſit.* Sa culture eſt la plus aiſée, comme elle eſt la plus fructueuſe. Les fonds ſablonneux & gras ou engraiſſés, les fonds limoneux, &c. ſont excellens pour cette plante.

Au mois de Février ou de Mars, par un temps ſec, il faut labourer la terre qu'on aura bien fumée avant l'hiver, la rendre meuble & douce, la bien

herſer & la bien nettoyer des mauvaiſes herbes: à la fin de Mars ou au commencement d'Avril, on doit, par un beau temps, s'il eſt poſſible, enfouir à la bêche ou à la charrue les pommes de terres moyennes, ou les groſſes coupées en deux ou en trois ſelon leur groſſeur, & les placer à trois pieds de diſtance.

Quand la pomme de terre eſt levée & qu'elle pouſſe en verdure, on prend une bêche ou plutôt une houe, on extirpe toutes les mauvaiſes herbes en ratiſſant au tour de la plante ſans l'étouffer; quand la tige eſt élevée & haute d'un demi-pied, on recommence cette opération, l'on ratiſſe toujours auprès de la tige pour y former une motte, où les pommes de terre ſe plaiſent à pulluler.

On redonne encore une troiſième & même façon à la fin de Juin ou au commencement de Juillet, ſelon que la ſaiſon s'avance plus ou moins, empêchant toujours l'herbe de croître près les mottes, que l'on forme à la fin comme une groſſe taupinière; cette dernière façon eſt ſouvent inutile quand il n'y a point d'herbe, & que la motte eſt ſuffiſamment groſſie. On peut même les planter & rehauſſer à la charrue, ce qui eſt bien moins diſpendieux.

Au mois d'Octobre, on fait la récolte par un

beau temps; un homme enlève la motte avec la bêche ou un trident, il reste ordinairement très-peu de ces pommes dans le fond : de petites filles & de petits garçons sont aux aguets, secouent toute la terre des tiges, & les ramassent; l'on met ces pommes dans une cave pour les conserver & les garantir de la gelée; au mois de Février, on les met au grenier, où elles se conservent jusqu'aux nouvelles; il est surtout essentiel d'en faire l'extraction plus tôt que plus tard, & par un beau temps, de peur que la gelée ne l'atteigne & l'empêche de se garder; on doit préférer la grosse blanche tirant sur le jaune & un peu applatie, à toute autre espèce, parce qu'elle résiste mieux aux premières gelées, & parce qu'elle est un peu plus enfoncée en terre, quoiqu'en général toutes cherchent la terre douce, légère, ratissée & rapportée au haut de la grosse motte : cette récolte donne par le remuement un bon labour à la terre qui est déja bien nettoyée : après cette opération, on bine & on laboure le champ, on l'ensemence en bled dans la même année, comme toute autre terre en jachère, ou, pour mieux réussir, en bled de Mars, en orge, ou paumelle, dont tout Cultivateur prudent doit toujours avoir une portion en réserve, pour suppléer aux grains d'hiver péris ou gelés;

les Gouvernemens devroient même encourager la culture de ces grains printaniers, qui empêcheroient une disette désastreuse, & obvieroient à de grandes calamités. Ce sol bien ameubli par les façons données à la pomme de terre & par sa récolte, qui équivalent aux labours des terres en repos, rapportera donc encore un bon bled & d'autres bons grains de Mars.

Art. VI.

Carotte.

On sème les Carottes depuis le 15 de Mars jusqu'au 15 d'Avril, selon le temps qu'il fait; le plus tôt est le mieux; deux livres & demie à l'arpent suffisent. Elles réussissent à merveille dans les terres douces & limoneuses, dans des fonds ou vallées argilleuses, mais pas trop roides. On laboure ces terres avant l'hiver à la charrue ou à la bêche, d'un bon pied de profondeur; il faut adoucir la terre, au printemps, avec la herse, semer, puis herser le semis.

Quand les Carottes sont bien levées, on nettoie les mauvaises herbes à la main ou avec la houe, on ratisse bien la terre, & on les réduit à un demi-pied l'une de l'autre; on redonne encore un second travail

à la houe pour détruire les mauvaiſes herbes, juſqu'à ce que le verd des Carottes couvre la ſuperficie du terrein. Au commencement de Novembre, on arrache les Carottes ; on coupe le verd, excellent pour le gros bétail, on met les racines à l'abri de la gelée, en tas ou dans de grands trous qu'on recouvre de terre comme une tombe ; on conſerve de même les pommes de terre & autres racines. C'eſt une excellente nourriture pour les vaches : elles donnent d'auſſi bon lait l'hiver qu'on puiſſe le deſirer. Cette plante rafraîchit les chevaux & les engraiſſe. Enfin, tant que la luzerne ne ſoit venue, elles font le plus grand profit dans une exploitation ; plus on en a, mieux on s'en trouve. On sème également du bled après les Carottes, comme après les pommes de terre. Je ne parlerai point des panais, bettraves & racines de diſette, parce que c'eſt la même culture, qu'on en retire le même profit que des Carottes. Il eſt eſſentiel que tout Cultivateur ne néglige pas plus leur culture que celle des Carottes.

Art. VII.

Navet.

On sème les Navets communs, ronds & plats au mois de Juin, vers la Saint-Jean, dans une bonne terre douce, bien fumée ou bien graſſe; on met à-peu-près une livre de graine à l'arpent. Quand les Navets ſont levés, & qu'ils ont deux ou trois feuilles, on y jette l'urine des beſtiaux; cette opération doit être faite à la veille d'une pluie, rien n'accélère plus leur croiſſance, ils deviendront très-gros. Le Navet & ſa verdure ſont excellens pour les bœufs & les vaches, perſonne ne l'ignore; il faut en avoir en tout temps, autant que faire ſe peut, mais particulièrement l'hiver, on en tire le plus grand profit. On engraiſſe des bœufs & des vaches avec les carottes, panais, bettraves & les feuilles de haut choux; celles-ci donnent alors autant de lait & d'auſſi bon beurre qu'en été.

On sème encore des Navets après la récolte du ſeigle, quand la terre n'eſt pas maigre; mais il faut ſur-tout ſemer au mois de Juin ou Juillet la rabba ou turnips: c'eſt la rabbiola des Provinces méridionales de France, elle ſort de

terre, n'y tient que par le bout de la racine; elle devient très-groſſe; c'eſt une excellente nourriture pour les bêtes à cornes & les porcs, & on doit toujours en ſemer beaucoup pour en avoir tout l'hiver, & les conſerver comme les carottes, panais & bettraves dans des trous faits en terre. On sème également du bled de Mars ou d'hiver après les Navets comme après les autres eſpèces précédentes.

ART. VIII.

Choux.

On sème la graine de haut choux dans une bonne terre bien graſſe & bien fumée, au mois de Mars ou Avril; on les replante au mois de Juin dans une terre voiſine de la ferme & des étables, ainſi que les carottes, panais, bettraves, navets & pommes de terre; on les a plus tôt ſous la main & on ne perd pas tant de temps par les voitures; on les engraiſſe avec l'urine des beſtiaux: ils viennent alors de quatre pieds de hauteur; on ratiſſe auſſi autour du pied, il doit être à trois pieds de diſtance; la tige eſt toute garnie de feuilles depuis le haut juſqu'en bas, on arrache celles d'en bas toujours les premières au mois de

Novembre & Décembre, on en fait de très-bon breuvage pour les vaches avec du ſel, du ſon ou de la mouture, & ſur-tout pour les élèves ; rien ne les fortifie mieux & rien ne les empêche tant de languir ; on doit toujours en avoir beaucoup, ils réſiſtent le plus long-temps à la gelée. Cette graine eſt très-commune en Flandre, une livre ſuffit pour un arpent de terre, ainſi que les navets & le colſat. Il faut que le ſel ſoit commerçable & point coûteux ; il eſt auſſi eſſentiel à la ſanté des animaux qu'à celle des hommes. D'ailleurs, le fumier acquiert une qualité exquiſe & précieuſe pour les terres, quand on donne du ſel aux beſtiaux.

ART. IX.

Ris-ſec.

M. Poivre a rapporté de ſes voyages une eſpèce de Ris connu à préſent en France, & qui y réuſſit très-bien ; on le sème & on le récolte dans un terrein ſec, ſans qu'il ait beſoin d'irrigation, d'où lui vient le nom de Ris-ſec. C'eſt la même culture que pour la paumelle, l'orge printanière & les autres grains de Mars ; il ſeroit d'une grande reſſource devenant indigène. On ſait combien ce

grain eſt utile dans les temps de diſette, & combien l'uſage en eſt agréable & ſalubre, au milieu même de l'abondance. C'eſt pour tous les âges de la vie un mets délicat & ſain; ſa culture eſt facile comme celle des autres grains de Mars : il exige auſſi peu de dépenſes que de ſoins. On peut le joindre à preſque tous les autres alimens; les Indiens qui ſont bien plus près que nous de l'heureuſe ſimplicité de l'âge d'or, préfèrent le Ris à toute autre nourriture, & cet excellent farineux contribue à leur rendre le ſang pur & calme, & par conſéquent le caractère doux.

Cependant, joint avec les viandes que notre agriculture produira plus abondamment, il ſera un aliment fort & ſolide qui influe néceſſairement ſur un tempérament robuſte; il faut le propager dans nos campagnes où règne trop de misère.

La multiplication des beſtiaux produira une abondance de ſuif, de beurre, &c., qui enrichit l'Irlande. Le commerce des groſſes & menues ſalaiſons, de pelleteries nous fera ſortir moins de numéraire pour les cuirs de Hongrie & autres, que notre induſtrie apprendra bientôt à façonner: nous pourrons même en fournir aux étrangers. Que de richeſſes perdues pour nous, parce que

nous laiſſons notre ſol dans l'inertie, que l'induſtrie françoiſe ſaura bientôt vivifier au-delà de ce que je puis exprimer.

Or, je ſuis perſuadé qu'on peut totalement ſupprimer les jachères, d'abord dans les bons fonds, puis dans les médiocres, & graduellement dans les mauvais ſols, par les ſecours des prairies artificielles, des beſtiaux & des fumiers & autres engrais, & du ſel & du tabac vendus librement; par l'abolition des ſuppôts de la Gabelle, des Aides & autres Vampires du Royaume; enfin par un impôt unique & direct, mis ſur les revenus des fonds ruraux & autres. Toutes les impoſitions indirectes ſont ruineuſes, & détruiſent les richeſſes des champs & du labourage.

Le monopole n'affameroit jamais un pareil Royaume; ceux qui voudroient l'affamer, ſemblables à Tantale, mourroient plutôt de ſoif & de faim au milieu de leur or & de leur argent, & le Laboureur vivroit tranquillement avec ſes denrées & ſes beſtiaux, il repoufferoit de ſes bras nerveux celui qui voudroit l'armer contre ſes Concitoyens en lui promettant des richeſſes qu'il mépriſe, parce qu'il n'en a aucunement beſoin.

Art. X.

Tabac.

Les bas-fonds, gras, noyés ou exposés à l'être; de quelque nature qu'ils soient, doivent avant tout être saignés par des fossés dont un bout au midi, & l'autre au nord, &, si les premiers ne suffisent point, par des fossés transversaux. La terre tirée des fossés, si elle se trouve toujours d'une nature bien grasse, mêlée avec celle de la superficie, pourra être mise aussitôt en culture, à moins que ce ne soit des cailloux, rocailles, crayon ou tourbes, &c. On y plante ou repique du tabac au printemps, semé avant dans une couche ou dans un jardin ou terre fort grasse & fumée; on ratisse la terre autour, quand la plante s'élève, comme aux pommes de terre; tous les rejets latéraux & ceux du sommet qui veulent monter en graine doivent être coupés, à mesure qu'ils se montrent, avec l'ongle du pouce: il doit être planté en rangées égales; les rangées sont à deux pieds l'une de l'autre, & chaque plante à un pied de distance, on laisse croître huit ou neuf feuilles avant de châtrer la sommité, il demande beaucoup d'assiduité pour couper les rejets laté-

taux & pour ratiſſer & remonter la terre autour de chaque plante ; mais des femmes & des petits enfans font cette beſogne ſans beaucoup de peine (1).

Les tabacs venus en maturité, même dans des fonds ſeptentrionaux & très-froids, ne laiſſent point que d'être recherchés par les Marchands qui les font paſſer pour des tabacs de l'Amérique & des Pays lointains, quoiqu'ils en faſſent les dégoûtés pour les payer au plus bas prix poſſible ; c'eſt une branche d'induſtrie qu'aucun Souverain ne doit négliger, puiſque l'uſage en eſt devenu auſſi univerſel, & qu'il pourroit ramener un numéraire immenſe payé par l'étranger ; on coupe la tige avec les feuilles, on les met en groſſes bottes qu'on emporte pour faire ſécher contre les parois & les couvertures des maiſons & des granges couvertes de chaume, puis on l'effeuille l'hiver quand il eſt ſec, pour le mettre

---

(1) Il eſt sûr qu'on paie douze millions à l'Etranger pour les tabacs importés ; ſi la culture en étoit libre en France, on pourroit en vendre pour douze millions aux Peuples voiſins, & avoir ſa conſommation ſans nuire aux autres cultures. On ſe paſſeroit de Commis, de régie, qui tue & tuera toujours toute économie rurale.

en masse au grenier, il est alors bon pour la vente.

Après le tabac, on met encore du bled de saison, ou de Mars, ou d'orge d'hiver, comme après les pommes de terre, les panais, bettraves & les navets; je parle ici de la culture de cette plante, parce que je crois que c'est une très-grande perte pour les Souverains qui la prohibent dans leurs Etats. Les Entrepreneurs-généraux qui en ont la manutention & l'administration exclusive, masquent & décrient autant qu'ils peuvent l'excellence des tabacs européens, pour en tirer un profit centuple; cependant dans les terres gagnées sur les eaux par le desséchement, où il faut absorber la surabondance des sucs nourriciers, la même récolte du tabac pendant quatre ans ne rend le fonds que plus propre à porter d'autres fruits; & certainement il existe de ces fonds en Europe, sur-tout dans les marais & dans les terres desséchées, basses, grasses & limoneuses, telles que je les ai ici annoncées.

Au reste, si le tabac n'a point le droit d'y pouvoir végéter sans le sceau du Souverain, on peut encore épuiser la richesse de ces fonds par les chanvres, les lins ramés, les colsats, œillettes ou grands pavots, les camomilles, &c.,

tous grains huileux & effentiels pour les manufactures, la marine & les arts ; & même les oignons qui y viendroient auffi gros que ceux d'Egypte. Je n'expliquerai point la culture de toutes ces graines qui n'eft que trop connue, j'en ai donné plufieurs mémoires imprimés dans quelques journaux françois, il y a long-temps. Les fonds ici défignés doivent être mis en avoine ou en orge, pour pomper l'exubérancé des fucs & des fels nourriciers ; on la donne en verd, fi elle vient trop forte, finon on la laiffe mûrir, il faut y femer le printemps fuivant du chanvre, le printemps d'après du lin ramé par un beau temps, après avoir bien adouci la terre à la herfe, à la charrue, puis des œillettes, & alternativement du lin, du chanvre, des oignons, de l'avoine, tant que la terre ne foit plus trop forte, & qu'elle puiffe être femée en bled avant l'hiver, ou en bled de Mars, orge, paumelle, riz-fec.

Urit enim lini campum feges, urit avena ;
Urunt læthæo perfufa papavera fomno ;
Sed tamen alternis facilis labor. . . . .

Virg. Georg. Lib. 1.

Toutes ces plantes defsèchent ces terres graffes & humides, & les difpofent à porter du froment :

le Colon y trouve un très-grand profit ſans dépenſe d'engrais ; tous ces grains ſont ſemés au printemps ; ils ne courent pas les riſques des hivers trop rigoureux ou trop doux, qui font périr le plus ſouvent ces grains d'hiver.

Il eſt de ces fonds privilégiés par leur poſition & leur qualité ſupérieure, qui rapportent tous les ans des récoltes très-abondantes & très-précieuſes. Ces terres ſemées en lin portent encore immédiatement après qu'il eſt enlevé, dans la même année, une ſeconde dépouille, ſoit en navets, ſoit en plançons de colſat : ces fruits, loin d'épuiſer le terrein, ne font que le rendre plus propre à porter de bon froment & de bon ſeigle, &c., qui auparavant auroient fondu & ſeroient pourris dans le champ. Quand donc cette exubérance des ſucs eſt enlevée, on cultive cette terre comme tout autre champ mis de longue main en culture, en ſemant du colſat, du bled, veſce, hivernace, féve, lentille, avoine ; ce ſont autant de récoltes gagnées ſans dépenſe d'engrais.

Sic quoque mutatis requiescunt fœtibus arva.
Virgil.

Rien n'eſt plus vrai que la variété des fruits & des productions répare les terres : Si, nonobſtant tous ces ſoins, on voit, dès les premières dépouilles,

dépouilles, que les herbes étouffent les productions ; quand le gazon eſt pourri, on resème ces terres en avoine ; auſſitôt qu'elle eſt levée, on y sème quinze ou vingt livres de trèfle à l'arpent, qu'on donne l'année ſuivante en verd au bétail, tant qu'il dure ; l'année ſuivante on le laiſſe engazonner & enherber : il deviendra un excellent pré à faucher, ou à faire brouter par le gros bétail.

Dans toute la méthode ici expoſée, je crois qu'il y a un profit réel, bien plus avantageux que de laiſſer en friche de bons terreins ; le Cultivateur y trouve toujours du bénéfice, plus d'engrais & plus de moyens d'amélioration ; on fauche plus ſouvent les prairies artificielles que le pré naturel qui ne donne qu'une fois, puis un regain.

On objectera qu'il y a moins de frais, moins de dépenſes pour ce dernier : oui, ſans doute ; mais ne ſont-ils pas bien compenſés par le produit de toute eſpèce? Par-tout où on travaillera la terre, comme je crois l'avoir fait ſentir, on aura plus de beſtiaux ; outre cela, on récoltera plus abondamment du froment, méteil, ſeigle, orge, maïs ; en ſus & en pur gain, des lins, colſats, chanvre, camomille, lentilles, veſces, fèves qui fourniſſent des nourritures aux hommes,

aux beſtiaux, & des denrées, comme je l'ai dit, pour le commerce, les manufactures & les arts; au lieu qu'avec les prés naturels on n'a que des beſtiaux, & encore en plus petit nombre qu'en mettant une partie du terrein alternativement en prairie artificielle.

Les marais noyés ſous l'eau ne doivent donc pas même être exceptés, à moins qu'il n'y ait de la tourbe dont l'extraction eſt bien avantageuſe pour le chauffage, & les cendres pour l'engrais des terres, à moins encore qu'ils ne ſoient ſi humides & d'un ſi mauvais fonds, qu'on ne puiſſe les planter qu'en aulnes, oſiers, ſaules & autres bois aquatiques. Quand on les a ſaignés, on les laiſſe en pré naturel pendant quelques années; on y met les beſtiaux: la terre s'affermit inſenſiblement ſous leurs pieds; on fait des foſſés droit au nord & au midi, d'autres à l'orient & à l'occident; dans les plus bas fonds qui ſont ordinairement les plus tourbeux, on forme des étangs par l'extraction de la tourbe, qui dédommagent amplement les Entrepreneurs de cette opération, en coupant le terroir toujours tranſverſalement: on vient enfin à bout de les cultiver comme les terres les plus sèches & les plus élevées, avantage qu'on n'obtiendra jamais, en les laiſſant en

pré ordinaire ou naturel; si ce n'est qu'ils fournissent des foin si abondans & d'une qualité si exquise, qu'il y auroit de la folie à les défricher.

Pour peu qu'on lise l'histoire des anciens Peuples; on voit qu'ils ont toujours eu des bois immenses à abattre, à dessécher des bas-fonds qui rendoient le pays mal-sain & inepte à la culture; les bêtes féroces dominoient impérieusement cette nature agreste : le travail & l'industrie de l'homme actif ont tout surmonté. Dans le Nouveau-Monde, ce sont les mêmes opérations : ceux qui cultivent d'abord les terreins élevés & arides, se rebutent bientôt; redevenus plus sages par leur expérience propre, ou celle des voisins, ils abandonnent les hauteurs pour dessécher & cultiver les plaines & les fonds bas qu'ils avoient négligés. Ce changement ne doit surprendre personne, puisque dans l'Europe, depuis si long-temps policée, & aujourd'hui si éclairée, il faut que des Sociétés patriotiques proposent par-tout des prix, pour convaincre les Gouvernemens de l'utilité des desséchemens & des profits qu'on peut retirer des marais qui, pour la plupart, sont des bas-fonds.

Aussi la première dépense pour les marais doit être faite par le Gouvernement; cette opération

mérite l'attention des propriétaires patriotes les plus puiſſans & les plus éclairés : s'il faut des canaux pour faciliter l'écoulement des eaux, s'il faut les faire paſſer par les poſſeſſions des petits & des grands propriétaires, s'il faut ſupprimer des moulins à eau nuiſibles, & inondant tout un pays, les particuliers ſeront-ils en état de ſe faire entendre, ſeront-ils écoutés ? d'ailleurs iront-ils expoſer à l'aventure leur petit pécule, pour un bien futur dont ils n'auront peut-être aucun profit ? C'eſt donc au Souverain à mettre la première main à ces travaux, & à encourager les cultivateurs patriotes qui s'expoſent à des tentatives ſi périlleuſes : c'eſt une avance foncière dont plus tard il eſt amplement dédommagé ; à la place de ces eaux incommodes dont il n'a aucun tribut, aucun denier, vont naître des grains, des beſtiaux de toute eſpèce, des abeilles, de la cire, du miel, & des hommes eſſentiels à la culture, & d'autres pour le commerce, les manufactures, les arts, la marine & la guerre : ſi elles reſtent croupiſſantes, leurs exhalaiſons empoiſonnées portent dans tout le pays le germe des maladies les plus rebelles & la mort.

Il me ſemble que cet expoſé fait aſſez ſentir l'utilité de cette méthode, la préférence qu'elle

mérite, & sa supériorité sur tant d'autres qu'on vante beaucoup; tout ce que j'avance est simple, & appuyé sur l'expérience la moins suspecte: toutefois pour ne point courir le hasard de se tromper sur un ouvrage de pure théorie, on pourroit faire l'épreuve & les essais en petit de tous ces travaux qui n'appauvriroient personne.

On objectera peut-être que dans la manière que l'on propose ici de défricher & de cultiver, on ne voit point d'année de repos, point de jachère: non vraiment; c'est là le principal but: si les hommes ne se rebutent point de manœuvrer la terre à la charrue & sur-tout à la bêche, de l'aider d'engrais par le moyen des prairies artificielles & des racines, telles que pommes de terre, carottes, panais, betteraves, navets, &c., ils ne manqueront jamais de subsistance pour eux & pour leurs bestiaux, & par conséquent de fumier: la terre n'est jamais lasse de produire des fruits profitables. Abandonnée à elle-même, elle en produit de mauvais & insalubres, *il faut la remuer avec une bêche d'or*: cette culture n'exclut donc point celle du bled, du seigle, de l'avoine, des fèves, des scourgeons, du lin, du colsat, des œillettes, &c.; au contraire elle la facilite & la corrobore: les fonds qu'on destine au sain-foin

& à la luserne ne sont surement pas les meilleurs; ils sont en repos pendant 5, 10, 15 ou 20 ans, plus ou moins, selon la qualité du sol; ils donnent le temps de rejetter tous les autres fumiers sur les meilleures terres qu'on cultive pendant ce temps, selon l'ancienne routine, avec profit, en froment, lin, colsat, &c., parce que les fumiers provenans des pailles sont préférables pour les grains, parce que les cendres de tourbe, de bois, suie de cheminée, cendres d'houille, chaux, urine des bestiaux, latrines, &c., conviennent mieux aux prairies artificielles.

Si l'on met des pommes de terre, carottes, panais, betteraves, navets, choux, ce n'est jamais dans une grande quantité de terres; ce n'est qu'à proportion de ses bestiaux & de son exploitation : on a toujours, malgré la récolte de ces fruits essentiels & précieux, le même nombre de terres, ou peu s'en faut, en bled, en seigle, en avoine, en scourgeon, &c., comme dans les soles réglées & de repos; le colsat, lin, œuillettes, fèves, carottes &c., tiennent lieu de jachère; on sème du bled immédiatement après leur dépouille, sans laisser la terre en repos. Voilà la vraie richesse d'un Colon intelligent, qui jette de l'or à propos sur ses terres par des avances

ſoutenues & réitérées qui le dédommagent toujours amplement de ſes miſes, de ſes ſoins & de ſes travaux par la ſuppreſſion des jachères.

Un royaume qui a quatre cents millions de revenu, en aura ſix cent millions ; & bien plus, lorſque tout ſera dans un état de floriſſante culture, je trouve cette augmentation dans les grains huileux, tels que colſat, lin, chanvre, œillettes, &c., qui donnent l'aliment au commerce, & qui occupent utilement l'année de jachères ; dans l'augmentation des beſtiaux, des ſuifs, des ſalaiſons, des pelleteries, des laines perfectionnées, des nourritures, des fumiers, &c. La terre ne ſe laſſe jamais quand on l'engraiſſe & quand on la cultive bien ; ce ſont les hommes inexpérimentés & pauvres qui ſe laſſent & ſe rebutent ; rien donc n'eſt plus vrai qu'elle rend en proportion de ce qu'on lui donne ; mais comme je l'ai dit, l'alternative & la variété des productions réparent & renouvellent les terres ; les engrais nouveaux la rendent plus productive & plus proſpère.

Dans la culture des jachères, la terre produit toujours les mêmes fruits depuis le commencement d'un ſiècle : dans la première année, du bled, méteil, ſeigle ou orge ; dans la ſeconde

année, de l'avoine, vesce, ou lentille; enfin l'année du repos ou de jachères pour la troisième année, & c'est toujours le même cercle & la même ritournelle jusqu'à la fin des siécles. Par la méthode proposée, il naît un nouvel ordre de choses, il se fait une autre révolution dans les esprits & dans la culture ordinaire.

Je demande à tout homme de bon sens, si les sucs & les sels propres & convenables à la croissance du bled, seigle, avoine, &c., ne doivent point s'épuiser par une longue suite d'années, dans des fonds qui ne sont pas riches & privilégiés par leur nature, qui ne sont jamais profondés à la bêche ni à la charrue, ou par de nouveaux engrais, d'autant plus que les principales racines de ces espèces sont en griffe & n'atteignent que la superficie du sol, qui souvent n'est remuée que par de chetives charrues & des labours légers; au lieu que dans la façon que j'indique, on manœuvre bien autrement la terre : on la profonde, on la renouvelle, on la rajeunit, on l'engraisse beaucoup plus, & on le peut, parce que l'on a plus de bestiaux, plus de cendres, plus de chaux & autres engrais nouveaux, & en sus plus de fumier. Le plus grand nombre des espèces que je propose à cultiver, tels que sain-foin, luserne, trefle,

chanvre, colſat, lin, œillettes, fèves, carottes; &c., ont des racines longues & pivotantes qui vont puiſer au plus profond du ſol, des ſucs vivifians & nouveaux, & cependant morts dans l'autre culture. Les cendres de tourbe, la chaux mêlée enſemble, les fumiers & les engrais tournent donc encore au profit des fromens, méteil, avoine, &c. que ces racines n'ont point ſucés. On peut donc par ces moyens, & petit à petit, ſupprimer les jachères.

Ceci me paroît ſi clair, ſi ſimple & ſi facile à pratiquer, qu'il ſeroit ſuperflu de s'étendre davantage là-deſſus; mais les gens de la campagne ne s'en rapportent point, pour l'ordinaire, aux ſollicitations ni aux mémoires écrits: il leur faut des démonſtrations palpables, parlantes aux yeux & fortifiées par les épreuves, l'exemple & les ſuccès d'un étranger ou d'un voiſin: ils s'en mocquent malgré cela dans le commencement, parce qu'il cultive autrement qu'eux. C'eſt bien parmi cette claſſe d'hommes que les préjugés ſont plus difficiles à vaincre & à ſurmonter: les ſemonces & les injonctions n'y font rien; il faut donc prendre des voies plus douces, & cependant qui atteignent plus ſurement le but qu'on ſe propoſe: c'eſt le bon exemple d'un propriétaire & d'un agriculteur riche

& entendu, je l'ai déja trop répété, & c'eſt le mot de l'énigme rurale.

Les travaux ſans ceſſe renaiſſans des hommes utilement occupés, & l'aiſance qu'ils leur procurent, réveillent chez eux l'activité & l'induſtrie; l'intérêt les anime, l'émulation les aiguillonne: ils deviennent plus éclairés, ils voient tous les jours de trop près les bienfaits de l'auteur de la nature, ils en jouiſſent avec trop de reconnoiſſance pour ſe livrer à l'inaction & à des ſuperſtitions populaires: il eſt bien plus difficile de les induire en erreur que les peuples déſœuvrés, & conduits ſouvent par un chef qui a intérêt de les tromper. Les manufactures, les arts & l'aiſance s'établiſſent, appellent le bonheur, & font fuir inſenſiblement les préjugés & les preſtiges qui tiennent dans l'abrutiſſement les hommes ſauvages, les peuples Barbares, & même les Nations policées qui ne ſont point agricoles.

O Souverains de l'univers qui gouvernez les Nations, vraies images de la divinité, vous dont la volonté fait diſparoître les hommes, ou les fait naître à votre gré, puiſſiez-vous être perſurdés qu'un impôt mal aſſis & arbitrairement perçu, qu'un

édit mal combiné, fait autant de tort à vos états, que le vent ſec & brûlant du midi, ou la gelée hors de ſaiſon en fait aux fruits, aux campagnes verdoyantes & fleuries qu'ils deſsèchent entièrement.

La guerre peut faire périr des millions d'hommes; vous pouvez, ô potentats, ô peuples libres! ſans beaucoup de peines, faire ſortir du néant des milliards de générations nouvelles : protégez le cultivateur contre la finance, la chicane, & toute oppreſſion maltotière; encouragez-le, rendez-lui la liberté & la nobleſſe de ſon premier état; il ſera riche, & vous très-puiſſans.

Méthode-pratique de semer et planter le colsat à la manière flamande.

Imprimée à Paris, au Bureau royal de correſpondance générale, rue des Deux-Portes Saint-Sauveur, Février 1773.

Nihil agriculturâ melius, nihil uberius, nihil homine libero dignius.

Cic. de Offic.

IL y a trois ſortes de terres; la glaiſe, le ſable, la marne. La glaiſe, mêlée avec une portion de ſable, eſt ce qu'on appelle argille. Les différentes combinaiſons, les différens mélanges de ces terres compoſent la variété infinie de tous les ſols, & c'eſt ce qui leur fait donner ces dénominations particulières : marneux, où la marne domine; glaiſeux, où la glaiſe eſt en plus grande quantité; ſableux, où le ſable prévaut. A proprement parler, il n'y a que deux ſortes de terres : l'une forte, & l'autre légère; leur mélange leur fait donner différens noms. Leurs couleurs ſont auſſi variées que leur nature & leurs propriétés; la glaiſe eſt la plus compacte & la plus tenace, celle que l'agriculture doit le plus diviſer, remuer & rendre

légère par le moyen du labourage, ou le mélange d'une autre terre, ou engrais plus léger. Le ſable eſt ordinairement léger, vole au vent. Le labourage ne doit pas être ſi fréquent ſur ce ſol ; mais il faut y multiplier les engrais les plus gras, les plus compacts pour lier ſes parties incohérentes & diviſées. La marne pure & propre à faire de la chaux, eſt excellente pour échauffer les terreins froids & humides ; la marne sèche, craye ou crayon y eſt propre auſſi, mais principalement pour diviſer les fonds glaiſeux, trop argilleux, & dont les pores ſont trop ſerrés. La marne graſſe & glaiſeuſe eſt merveilleuſe dans les fonds de nature légère ; elle relie les parties ſéparées, & leur donne la conſiſtance néceſſaire dont elles étoient dépourvues.

Je crois que la ſcience du Laboureur ſe réduit à rendre les terreins compacts aſſez diviſibles & ſpongieux, pour que la ſtagnation des eaux pluviales & d'hiver ne pourriſſe point la racine des plantes & des grains, les abreuvant des ſels inhérens au ſol, de ceux dont l'atmoſphère l'imbibe, & de ceux dont l'induſtrie du Cultivateur l'enrichit. Dans un ſens contraire, les terreins trop légers qui volent au vent ou s'affaiſent trop (ce qui met à découvert toutes les racines, les fait geler ou languir, périr enfin), doivent ſubir une opé-

ration toute différente, & qui donne du corps & de la consistance à leur légèreté. La plupart des fonds sur lesquels l'agriculture n'exerce pas toute sa vigueur, ne sont jamais remués bien profondément. Quand, en sillonnant la terre, le Laboureur ramène à la superficie une terre plus dure, plus compacte, ou d'une couleur différente de la couleur ordinaire, il dit : cette terre ne vaut rien ; il n'ose la percer plus avant ; de sorte que l'eau séjournant toujours sur cette croûte, réfroidit le sol, empêche la végétation, le pivotement des racines, & nuit on ne peut pas davantage à l'accroissement des plantes. En ruisselant la terre de huit pieds en huit pieds par planches égales, on commence à donner un écoulement aux eaux ; le mélange de la terre, tirée du fonds des rigoles ou ruisseaux dont nous parlons, avec celle de la superficie, va rajeunir tout le sol : deux ou trois ans après on renouvelle la même besogne, c'est-à-dire qu'on ruisselle encore la terre dans l'endroit le plus bombé, ou le milieu des anciennes planches. Le sein de la terre, ainsi déchiré à fonds par plusieurs reprises & en tout sens, ne sera plus noyé ; les racines trouvant une terre meuble, s'étendront en liberté, & pomperont les sucs propres à leur espèce ; les fonds de la Flandre, bons ou médiocres, ont été si souvent ruisselés & déchirés de

long & de large, en croiſant, & de tant de manières avec la charrue ou la bêche, que dans certains cantons, les plus ſubſtanciels y ſont fort légers à une très-grande profondeur : auſſi, quelle variété dans les productions du pays, quelle fécondité ! on la dit inépuiſable. On l'attribue, mal-à-propos, à l'excellence du ſol ; elle n'eſt due qu'au travail, à la dépenſe continuelle & à l'induſtrie infatiguable de ſes laborieux habitans. Les engrais y ſont fort chers : peu importe, il faut en avoir ; on en fait, on en achète à quelque prix que ce ſoit. Oui. Mais, dira-t-on, il faut bien de l'argent & des richeſſes pour fournir à toutes ces dépenſes : j'en conviens, auſſi dit-on qu'il faut remuer la terre *avec une bêche d'or*, que l'agriculture haït pauvreté ; que ſans avances on ne peut faire aucune dépenſe, & ſans dépenſe, point de récolte ; enfin, pauvres Laboureurs, pauvres moiſſons ; pauvres moiſſons, pauvres villages ; pauvres villages, pauvres Provinces ; pauvres Provinces, pauvres Royaumes. Ce préambule un peu aride eſt cependant néceſſaire pour faire entendre la culture flamande du colſat & des autres grains.

Autant qu'il eſt poſſible, il faut déchirer la terre avant l'hiver, ce que l'on appelle donner une

raye avec la charrue qu'on nomme *binė* (1), *binoit* ou *binot*. Enſuite il faut la herſer, puis y voiturer du fumier bien pourri. Cependant ſi les terres ſont en bon état & aſſez graſſes, il n'en faut pas, parce que trop de fumier fait venir la tige trop haute, moins bonne à planter, & plus foible pour réſiſter aux gelées ; ſi l'on n'a pas pu y porter du fumier avant l'hiver, il faut néceſſairement en mettre au mois de Mars, l'enfouir au binoit, puis herſer, enfin donner un ſecond labour avec la charrue tourne-oreille ou le brabant. Peu de temps après bien herſer, enſuite retourner la herſe ſur le dos avec lequel on applatit le terrein ; ce qui empêche la ſéchereſſe d'y pénétrer : en langage du Pays on appelle cela *ploutrer*. Vers le

(1) Bine, *binæ aures*, ſignifie charrue à deux oreilles immobiles.

L'autre charrue a une oreille de fer ou de bois, mobile, & le brabant ou le loup qui a auſſi une oreille immobile, & qui n'a point de roues ; ſon axe porte ſur un petit patin qu'on remonte ou hauſſe à volonté, ce qui enterre ou déterre la charrue plus ou moins. Elle eſt excellente pour les défrichemens & les terres fortes ; c'eſt la plus expéditive & la meilleure de toutes celles que je connois; on n'arrête jamais : on va toujours en avant, & en tournant au bout de chaque champ.

premier de Juillet ou environ, il faut un troisième labour avec l'une ou l'autre charrue ; herser & *ploutrer* comme ci-dessus. Vers le 20 du même mois on sème le colsat, on pince la graine avec le pouce & les deux premiers doigts suivans ; pour la semer, le semeur doit embrasser deux bons pas, sur-tout il doit se garder de semer dru ; un tour de herse suffit pour la couvrir ; deux livres ou deux livres & demie de graine suffisent pour un arpent de terre.

A la fin de Septembre, cette plante doit être arrachée avec la racine, mise en bottes pour être transplantée à la main, jusqu'à l'œillet, dans une autre terre qu'on prépare de la manière suivante. Les feuilles les plus près de la racine sont très-bonnes pour les vaches.

On peut planter le colsat après toutes sortes de récoltes. La dépouille du champ étant enlevée, il faut biner ou binoter, c'est-à-dire, labourer avec la bine & la herse, pour détruire l'herbe de la superficie, voiturer de bon fumier, (tous engrais sont bons) ensuite l'enfouir avec la charrue tourne-oreille ou le brabant, par planches ; c'est-à-dire qu'on trace huit raies, & que la huitième reste ouverte ; c'est de ce sillon ouvert qu'on tire avec la bêche la terre qui, plus tard,

réchauffe, regarnit la plante du colſat, & rajeunit le terrein. Ce ſont des femmes, des petits garçons, des jeunes filles qui plantent le colſat: ils en prennent un faiſceau ſur le bras gauche, de la main droite ils empoignent quatre ou cinq plantes plus ou moins, ſelon leur groſſeur, les enfoncent une à une, à-peu-près juſqu'à l'œillet, dans des trous qu'un homme vigoureux fait avec un inſtrument garni de deux groſſes dents de fer. Cet homme va toujours en reculant, briſe les mottes, & applanit le terrein avec les pieds. S'il y a trop de mottes, on paſſe la herſe ſur la planche pour adoucir la terre. Cet homme fait les trous par rangées & routes. Chaque rangée a un pied; chaque plante eſt à quatre pouces de diſtance; chaque trou doit être rebouché par le planteur, en appuyant le pied ſur la terre près de la racine, comme on plante les choux ou les porreaux.

Vers le mois de Novembre, on envoie des ouvriers ſur le champ de colſat: ils prennent avec une bêche un bon pied de terre de profondeur & un pied de largeur, dans le ſillon reſté ouvert de chaque planche; ils jettent cette terre à droite & à gauche entre chaque rangée, le plus près poſſible des racines, ſans néanmoins couvrir les feuilles & la tige. Cette opération garantit la

plante de la gelée, & lui donne une nouvelle terre. Au printemps, on prend encore ordinairement un demi-pied de terre, plus ou moins de profondeur, dans les ruiſſeaux ouverts; on jette auſſi cette terre entre chaque rangée de colſat, pour regarnir & rechauſſer les racines, & lui fournir une terre nouvelle qu'on tire également du fonds des ruiſſeaux de chaque planche.

A la Saint-Jean on récolte ordinairement: le grain commençant à noircir, on le ſcie, on l'étend par javelles en attendant qu'il ſoit aſſez mûr pour le battre ſur le champ même, où on le met en meule pour attendre à le battre au mois de Septembre ou d'Octobre, ſur une grande toile près de la meule: on le crible, on le vend pour faire de l'huile bonne à brûler, ainſi que pour les draps, ſavonneries & autres manufactures. Le marc eſt un très-bon engrais pour les terres, & ſert auſſi très-bien à engraiſſer les bêtes à cornes & les moutons. La gouſſe qui l'enveloppe ſert auſſi de nourriture l'hiver à ces derniers. Sa tige rameuſe ſert très-bien à chauffer le four, à couvrir les toîts des maiſons ruſtiques, à la litière des beſtiaux, quand on manque de paille. La cendre en eſt merveilleuſe pour la leſſive; quand on en met trop, ſa force écorche les mains des Lavandières.

La racine ſert à chauffer les pauvres, tout eſt bon dans cette précieuſe production; mais le plus grand avantage qu'elle donne à l'agriculteur, c'eſt de lui ſervir de jachère ou d'année de repos, de rajeunir ſon terrein, de rendre les terres qui ſont trop dures & trop humides, plus ſpongieuſes, plus légères, & plus propres à porter dans la ſuite toutes ſortes de grains, ſur-tout du froment.

Cette plante donne du travail à quantité de manouvriers qui meurent de faim dans les Provinces où elle n'eſt point cultivée; elle fournit beaucoup au commerce par ſes huiles, comme à l'engrais des beſtiaux & à l'amélioration des terres par ſon marc.

En tenant lieu de jachères, elle donne à la fin les moyens de les ſupprimer toutes. Si les Provinces qui ignorent ſon uſage la cultivoient, il y auroit un tiers des terres condamnées à repoſer, qui produiroient une excellente récolte (1), qui éclaire & chauffe le pauvre à bon marché, couvre ſa cabane plus ſolidement que le chaume ordinaire; lui fait tirer meilleur parti de ſon petit champ & de ſon bétail, lui donne les moyens & l'envie de

---

(1) De manière qu'un Royaume qui produit, année commune, 800 millions, en produiroit au moins 1200.

cultiver le lin, les œillettes, camomilles, chanvre, garance & autres productions précieuſes qui l'enrichiſſent, lui donnent la facilité de mieux payer les charges, de faire des deſſéchemens & défrichemens, & bannit enfin la misère qui tient depuis ſi long-tems les habitans des campagnes dans un abrutiſſement léthargique & déplorable.

Cette plante a un déſagrément; c'eſt que le lièvre, le lapin, le faiſan, la perdrix en ſont fort friands, & que leur chair, quand ils s'en nourriſſent, contracte un goût huileux & de choux; elle eſt beaucoup moins fine que celle du gibier des landes, des bruyères, des terres arides & incultes.

Un domaine bien cultivé qui procure un bon revenu aſſuré, qui tire les hommes de la pareſſe, de la miſère, du néant, ne nous dédommage-t-il point de ce léger inconvénient? lequel vaut mieux d'avoir une vaſte ſolitude, repaire de bêtes nuiſibles, ou de beaux villages floriſſans & couverts d'une vigoureuſe population, bien nourrie, qui paye gaiement l'impôt & de bons fermages? Ces petites inſtructions peuvent ſuffire à de bons Cultivateurs qui donneront l'exemple. Les haricotiers feront les derniers à le ſuivre, parce qu'il en

coûte beaucoup de frais; des Laboureurs dans l'aisance & peu clairvoyans mépriseront cette méthode ; mais l'exemple de la Flandre, qui s'est toujours trouvée dans l'abondance, même au milieu des plus fortes crises, doit faire ouvrir les yeux aux plus opiniâtres. C'est dans cette Province qu'on ne voit plus un pouce de jachères, & la terre rapporte deux récoltes dans la même année. Il est vrai que quand le commerce des grains farineux de province à province n'étoit pas libre, celui des huiles n'étoit point gêné; c'est pourquoi les Laboureurs cultivoient davantage ce qu'ils pouvoient vendre à profit, le colsat, le lin, chanvre, œillettes, camomille, &c.

Conclusions.

On voit que par la culture du colsat on peut récolter deux fromens en trois années : la première en froment, puis l'année du colsat qui tient lieu de jachère & d'une très-bonne jachère, & enfin la troisième encore en froment par de nouveaux fumiers par le remuement & le renouvellement des terres ; on peut de même, après le lin, les œillettes, les fèves, vesces, févelottes, &c., récolter immédia-

rement du froment, du ſeigle, parce que, quand la terre eſt bien graſſe & bien cultivée, on a encore de bon froment après chacune de ces productions, & par conſéquent point de jachères.

FIN.

